

Le nevau

Autor(en): **S.A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 15

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225768>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

Nous avisons les abonnés, n'ayant pas encore payé leur abonnement, que le remboursement leur sera présenté fin avril.

Pour éviter des frais de ports inutiles, utilisez notre compte-chèques Postaux II. 1160.



LE NEVAU

LES maisons rurales du plateau vaudois sont construites au plus simple. De l'extérieur, on pénètre directement dans la grange ou l'écurie. A la Vallée de Joux, pays de montagne, il en va autrement. Entre le mur de façade et les locaux précités, existe un espace intermédiaire de trois mètres de large environ, que l'on appelle le névau ou nevau et qui en quelque sorte constitue l'antichambre de la partie rurale du bâtiment. Si celle-ci est profonde et possède deux issues, on trouve ordinairement deux névaux : le névau devant et le névau derrière.

Partout, à la montagne, les constructeurs d'autrefois se sont inspirés des exigences du climat. En incorporant un névau à la maison, ils ont voulu avant tout préserver l'intérieur de celle-ci, des rigueurs du climat hivernal. C'est en vertu du même principe, qu'ils ont habillé la chape du vent — la façade de la maison exposée au sud-ouest — d'un revêtement en tavillons ou ancelles, destiné à la protéger contre la morsure des vents froids et humides. Une pareille protection est tellement indispensable que dans les bâtiments modernes où l'on a voulu s'en priver par mesure d'économie, force a été d'y recourir après coup. Il a fallu chaper, comme on dit.

Le névau n'est pas, comme on pourrait le croire, un espace vide. C'est au névau, entre la porte de la grange et celle de l'écurie, que le campagnard remise nombre d'instruments divers ; qu'il suspend le harnachement de son cheval et dépose ses outils au retour des champs. C'est au névau volontiers qu'il œuvre les jours de pluie, bûche son bois, répare son matériel, etc. Au-dessus de la partie du névau correspondant à l'entrée de l'étable, on observe presque toujours un plancher formant étage accessible au moyen d'un étroit et rapide escalier. C'est le soleret du névau, endroit où l'on remise du bois de chauffage et toutes sortes de choses anciennes et démodées, que l'on ne détruit pas, mais que l'on conserve au contraire parce qu'elles sont le passé et souvent aussi des souvenirs.

Mais les maisons campagnardes de chez nous qui frappent le plus le regard du visiteur, sont celles qui possèdent un névau ouvert, constituant donc une sorte de cour en communication

directe avec l'extérieur, plafonnée ou simplement abritée par la toiture. Et ces névaux ouverts à la grande lumière du jour ont bien leurs avantages. Tout en étant chez soi, on est dehors, mais à l'abri du vent et de la pluie ; on s'y occupe à toutes sortes de choses tout en regardant passer les gens. La journée finie, la famille s'y rassemble ; on s'assied sur le banc de bois et l'on cause ou l'on ne dit rien. Les voisins s'y donnent rendez-vous, parlent inolières ou commentent les événements du jour. Le névau ouvert, c'est un lieu public dans une maison particulière. Jadis, avant l'éclairage électrique public et domestique, il servait volontiers de refuge aux amoureux recherchant la solitude, l'obscurité, un certain confort, mais redoutant la fraîcheur de la nuit.

Ajoutons que certains de ces névaux ne restent ouverts qu'en été. Pendant la mauvaise saison, une vaste porte est mise en place pour les fermer.

Jadis, nombreuses étaient les maisons munies d'un névau ouvert. Beaucoup ont été démolies ou ont brûlé ; chez d'autres, on l'a fermé en prolongeant le mur de façade. De sorte qu'aujourd'hui, de plus en plus rares sont les habitations qui en sont pourvues. Les névaux intérieurs demeurent et demeureront aussi longtemps qu'il y aura dans la contrée des bâtiments à exploitation agricole. Mais voilà, dans nos villages industrialisés, où les maisons de ferme sont de moins en moins nombreuses, je gage que bien des personnes ignorent et la chose et le mot. Donc encore une parcelle du passé qui s'en va !

Ce mot névau, vous ne le trouverez pas dans le dictionnaire. Mais, comme il désigne clairement une partie déterminée de la maison de campagne montagnarde et que l'on ne saurait le remplacer par aucun terme appartenant au français pur, le devoir de chacun est de lui reconnaître le droit à l'existence, ainsi qu'à bien d'autres mots ignorés par la langue de l'Académie. Il doit être très ancien, aussi ancien évidemment que la chose. Mais quelle en est l'étymologie ? Quelqu'un serait-il à même de nous l'expliquer.

S. A.



L'ONCLLIO ET LO NEVAO

LO vilhio Salomon de l'Epeney n'avait jamé passà po lo fin dâi fins po le maître et lo leingâdzo et sacrâvè mé que son drâi, assebin vè lo dzudzo à lo syndico qu'âo cabaret. On lo cognessâi pentot po on croûio coo et on mau commoûdo que ne bôtsive pas de critiquâ le z'on et le z'autrè.

L'autr'hî, de bon matin, va tràovâ son nèvâo, lo dzudzo, on gros monsu que demâorè à Mordze. Salomon fiè à la portâ à sacâorè l'hotô. La serveinta s'amînè :

— Pardieu ! n'è pas encô levâ ci gros bâo de dzudzo ! que fâ lo visiteu.

La serveinta, tot épouâiriâ, remontè vè son maître.

— Que lâi a-te, Mélanie ? que demandè lo dzudzo.

— L'è on vilhio que n'a, ma fâi, rin bouna façon, et bin mau eduquâ.

— Qu'a-te don fé, dis-mè vâi ?

— N'ouso pas vo rederè, noutron maître...

— N'aussè pas pouâire, Mélanie, qu'a-te de ?
— L'a dit dinse : « Pardieu ! n'è pas encô levâ, ci gros bâo de dzudzo... »

— Ah ! ah ! fâ adon lo nèvâo, que sè met à rire. Fète-lo pi eintrâ ; l'è prâo sù mon oncllio Salomon de l'Epeney. N'ein a min coumeint lli po avâi dè tant bonn' hâora lo mor pliein de drudze.

Sami.

CHUBLYADE, JOJALE

(Patois fribourgeois, extrait des « Nouvelles Etreennes Fribourgeoises »).

Galé furi, du la plyännâ y montaniè,
Tè koa dzoyâ, in chëmin tè trèjoâ !
Tè balè hlyâ, la verdya di kampaniè
Po l'armailli vâlyon tan tiè dè l'oâ.

Galé furi, le tzan de tè hlotzètè
Va rèhrenâ tantùè pri di vani ;
Ton mi dè mè, avouè chë maïentzètè,
No vin grahyâ po le tin dè poi.

Galé furi, chëjon de ti lè dzouïo,
Po l'armailli è po lè dzin dou bâ,
Kan le rèvin, lè filyè è lè dzouno
Chinton lou kâ galiâ pri dè ch'ourâ.

Lè j'ojalè ke rapertzon la lanna,
Bâtechon ti on ni po ly tsantâ,
Dè bon matin, chublyoton à la Marianna :
« Fâ kemin no, l'yè tin de tè mariâ ! »

— Mon ni l'yè fè, lou rèpon la Marianna,
L'y chouberrè choleta po tzantâ ;
Djèmé, djèmé lèchèri me n'anhlyanna,
L'âmo bin tan ke ne pu la tyihâ.

Mon ni l'yè bin galé,
Y ne manko dè rin,
Chublyadè, j'ojalè,
Ma por mè ne chë rin.

Max Biemann.

TRADUCTION.

SIFFLEZ, OISEAUX !

Printemps joli, des plaines aux montagnes
Tu cours joyeux en semant tes trésors,
Tes belles fleurs, ornement des campagnes,
Pour l'armailli valent mieux que de l'or.

Printemps joli, le chant de tes clochettes
Va résonner jusqu'au fond des vanils,
Ton mois de mai, avec ses maïentsettes,
Vient gracieux. C'est le temps de *pojî*.
(Montée à l'alpage).

Printemps joli, saison des joies gentilles,
Pour l'armailli et ceux du bas des monts,
Quand tu reviens, jeunes gens, jeunes filles
Sentent leur cœur vibrer à l'unisson.

Les oiselets qui recueillent la laine
Bâtissent tous un nid pour y chanter.
De bon matin, ils sifflent à Marienne :
« Fais comme nous, songe à te marier ! »